

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La vie est un roman

La Vie à rebours d'André Vanasse, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 182 p., 15,95\$.

Michel Lord

Numéro 49, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38569ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1988). Compte rendu de [La vie est un roman / *La Vie à rebours* d'André Vanasse, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 182 p., 15,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 24–26.

LA VIE EST UN ROMAN

La Vie à rebours d'André Vanasse, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 182 p., 15,95\$.

Cumulant successivement ou simultanément les diverses fonctions dévolues à un «acteur» de l'institution littéraire (professeur d'université, directeur de revue savante, directeur littéraire dans une grande maison d'édition, romancier, critique, etc.), André Vanasse n'a plus besoin de présentation.

Il est revenu en force (ou avec une douceur féroce, dans un «à rebours» huysmanesque ou très fin de siècle?), à la fin de 1987, hanter le marché du livre et de l'imaginaire, en publiant son deuxième roman, *La Vie à rebours*, une œuvre qui a certains rapports avec sa première œuvre de fiction, *La Saga des Lagacé* (Montréal, Libre Expression, 1980), ne serait-ce que par le ton ou la manière, à la fois désinvoltes et engagés, propre à Vanasse qui affectionne de brasser une matière romanesque complexe.

La Saga des Lagacé se lisait comme une série de tableaux narratifs où chacun des membres d'une même famille prenait tour à tour la vedette, était l'objet/sujet du discours. S'y retrouvaient beaucoup de fantaisie, un brin de réalisme magique et un symbolisme qui pouvait évoquer, surtout dans le finale quasi apocalyptique, le Québec en transformation radicale.

Dans *La Vie à rebours*, tous ces ingrédients sont à nouveau malaxés mais autour — et surtout à l'intérieur — de deux personnages hauts en couleurs nommés Vénoussa (Vanasse n'est pas loin!) et Serge (un chargé de cours à l'UQAM, hum!). De ceux-ci, je n'en dis pas plus que ceci : le romancier manie fort bien l'art de nous promener, par les procédés narratifs habituels (alternances et chevauchements de points de vues externes et internes), dans leurs folies, leurs manies, grandes et petites. La langue coule de source, le récit se lit comme un charme. Un regret toutefois : la stratégie

narrative des deux premiers chapitres (sur quatre) laisse croire au lecteur que les personnages se situent de plain-pied en terrain fantastique, alors que la fin... Mais je ne veux ni résumer l'intrigue ni surtout donner la clé du dénouement qui, bien que non fantastique, a de quoi surprendre. Le piège narratif est donc bien tendu, dans *La Vie à rebours*, même s'il s'engage dans une esthétique pour finir dans une autre.

Le réseau référentiel proprement littéraire charmera ceux qui affectionnent les pastiches directs ou voilés, conscients ou inconscients. On a ainsi droit à des clin d'œil à Anne Hébert, Gérard de Nerval, Hubert Aquin *et alii*. On n'enseigne pas les lettres sans que ça transparaît quelque part, et c'est tant mieux. Prenez, par exemple, Serge qui se sent métamorphosé alors qu'il est en pleine action, disons érotique. Le récit de Vanasse, focalisant les émotions de Serge, donne ceci :

Pierrot lunaire, une larme coule sur chacune de mes joues. Je suis seul dans cette mer des Sargasses. J'erre sur la mer étale [...] Je me sens abandonné, moi le mal aimé, l'orphelin, l'inconsolable [...] Je veux mourir. Les algues se collent à mon corps. Elles m'entraînent au fond des eaux. Impassible, je coule à pic, m'enfonçant pour l'éternité dans le lit vaseux de cette mer abhorrée (p. 34).

Comment ne pas penser au «El Deschichado» des *Chimères* de Nerval («Je suis le Ténébreux, — le Veuf, — l'Inconsolable») et au début de *Prochain épisode* d'Aquin? Qu'on juge du rapport stylistique entre Vanasse et Aquin :

Cuba coule en flammes au milieu du lac Léman pendant que je descends au fond des choses. Encaissé dans mes phrases, je glisse, fantôme, dans les eaux du fleuve et je découvre, dans ma dérive, le dessous des surfaces [...] (Hubert Aquin, Prochain épisode).

Mais le parcours/délire discursif vanassien est fort différent de celui d'Aquin : son héros, Serge, prend des

formes diverses, fourmi, reptile, poisson qui glisse dans l'eau ou sur la glace avec ses nageoires qui deviennent des patins, «mes nageoires ventrales se sont givrées» (p. 36). Le texte glisse-t-il ici du côté de chez Nelligan? Enfin, j'exagère peut-être mais je trouve fascinantes ces inscriptions vaguement intertextuelles.

Vanasse pratique par ailleurs, avec bonheur, une sorte de dialogisme (il faudrait dire multilinguisme, sans trahir la pensée de Bakhtine) romanesque : dans la narration, s'entremêlent des types de discours normaux («normés?»), savants et d'autres plus vulgaires, au sens étymologique du terme, qui n'a rien de péjoratif, mais au contraire quelque chose qui a à voir avec la représentation de la complexité des discours largement sociaux ou privés. Ainsi se retrouvent superposés, enchevêtrés des discours/codes/langages sociaux, psychanalytiques, culturels bas (des policiers parlent carrément du cul, Vénoussa se masturbe), ou élevés (évoqueries d'autres textes littéraires par le narrateur et les personnages, dont un certain Bruno Verschelden qui parle de son ancienne passion littéraire : Stendhal, Dostoïevski, l'abbé Prévost, Proust, Hugo, etc.

Au cœur du récit toutefois, il y a autre chose, comme un point aveugle qui tourmente les protagonistes : ce sont leurs obsessions discursives/maladies en ce qui concerne les choses les plus fondamentales de la vie, c'est-à-dire la naissance, les relations parents/enfants et tout ce qui s'ensuit lorsque ce genre d'événement et de rapport a été gâté par des concours de circonstances fâcheuses.

La Vie à rebours n'est pas un livre heureux, tant s'en faut, pas plus qu'il n'est malheureux ou encore une plainte sur les avatars de la vie. C'est la mise en forme d'un délire, celui de deux personnages surtout qui trouvent les moyens de traverser l'existence malgré tout et d'échouer quelque part, comme c'est notre lot à tous. Le roman, en ce sens, pour ceux qui cherchent avant tout une bonne histoire, a quelque chose de touchant. *La Vie à rebours* c'est aussi — et c'est surtout — la mise en forme d'un récit travaillé par des langages qui constituent ce récit en roman, en bon roman. Jugez-en par vous-mêmes en lisant l'extrait qui suit, tiré du deuxième chapitre du roman. □

La Vie à rebours

Extrait

C'est insensé. Complètement ridicule. Elle a beau se répéter que cela est impossible, la vérité est là, dans son ventre. Comment a-t-il pu? C'est loufoque. Sûrement que j'en ai perdu des bouts. Elle récapitule pour elle-même les événements de la veille. L'entrée de Serge, le cognac, la marijuana, le lit, l'amour, le massage, puis l'amour encore une fois. Tout est en ordre. Sauf peut-être ce moment, elle s'en souvient, où Serge lui a fait mastiquer un champignon amer qui l'avait obligée à saliver abondamment, un champignon magique, diabolique, disait-il, du peyoteulle, un drôle de nom qu'il a répété, «peyoteulle». C'était juste avant que nous refassions l'amour. Il a parlé d'un anthropologue, d'un certain Castagna, en tout cas d'un Mexicain dont le nom ressemblait à Castagnette. Puis il y a eu un grand vide. Un passage à blanc suivi d'hallucinations d'une clarté éblouissante.

Peut-être suis-je encore sous l'effet de cette «gomme» magique? Mais comment expliquer que j'aie retrouvé le sens du réel, que j'aie quitté la planète sur laquelle je m'étais réfugiée (ah! le gris sidéral et le son Martenot, à la fois plainte et écho, qui me décapaient l'âme de son vieux vernis...)? Mais je suis bel et bien dans mon appartement. Je me reconnais, me retrouve à nouveau. Je ne suis pas folle.

Elle s'énerve, perd contenance, éprouve la certitude d'être parfaitement normale à cette particularité près que Serge — la chose lui semble tout autant ridicule qu'indéniable — s'est logé dans son utérus. J'ai beau être énorme et lui, petit, il ne faut tout de même pas charrier! Elle ricane, prise de panique, incapable de faire face à la situation. Jamais je n'aurais dû ingurgiter ces champignons de malheur. Serge m'a trompée, entraînée dans une aventure qui me dépasse totalement. Que vais-je devenir? On me croira folle, c'est certain. Elle se palpe le ventre, constate l'in vraisemblable renflement. Ne comprend plus rien. Se met tout à trembler. Se répète qu'elle doit retrouver son bon sens. Rien n'y fait: Serge n'est pas dans l'appartement. Il faut bien qu'elle se rende à l'évidence... Et son ventre... Elle se tâte méticuleusement, éclate en sanglots, se sent soudainement envahie par le désespoir. À qui pourrait-elle se confier? Comment avouer à son médecin qu'elle porte en son sein un homme de trente ans?



André Vanasse

Vénoussa pleure. Elle essaie de se convaincre que, dès l'instant où ce satané peyoteulle aura cessé de faire son effet, elle retrouvera tous ses esprits et pourra enfin respirer en paix. Mais en elle, il y a cette certitude logée au creux de son plexus solaire: Serge a élu domicile en elle et elle n'y peut rien. Je me sentais si pleine de lui. Je voulais tellement qu'il soit moi, qu'il soit en moi, qu'au moment où j'ai été submergée, mon fantasme est devenu réalité. C'est ainsi, j'en suis sûre, que les choses se sont passées. Et puis, il était si petit, si diminué que je n'ai pas pu résister à l'envie de lui dire oui.

— Je meurs en toi, Vénoussa, je m'abolis à tout jamais, je veux me sucer par les racines, m'avalier, effacer toute trace de mes vies vécues, retourner à mon placenta, m'y noyer pour oublier que je suis né et que j'ai gaspillé ma vie à vouloir happer l'air, à vouloir le déplacer, coups d'éventail dans l'immensité, inutiles mouvements des bras et des jambes. J'ai perdu mon temps à courir après l'éternité. Je me suis épuisé en vain. Je veux me recroqueviller, têter mes doigts de pied, finir ma vie la tête rivée à ton cœur et les fesses bien à plat contre ton estomac.

Comment aurais-je pu résister? J'ai acquiescé à sa demande. Il était si près d'éclater, de se disperser que je redoutais, si je ne l'avais ramené en moi, qu'il s'éparpille aux quatre coins de l'univers. Je n'avais pas le choix. Je devais préserver son identité, l'enfermer en moi, sans quoi il n'aurait jamais plus existé. C'est la mort qui le braquait. Une cible facile. Fragile comme un enfant. Je l'aimais trop pour accepter qu'il disparaisse. J'ai bien fait. Mais qu'est-ce que je vais devenir, mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir?

Vénoussa décide d'en avoir le cœur net. Elle s'habille en toute hâte, non sans avoir, au préalable, uriné dans un petit pot. Si je suis enceinte, on me le dira bien à la pharmacie. Mais vaut mieux me rendre dans une anonyme pharmescompte où personne ne me reconnaîtra. Je vois d'ici la réaction de Mme Nguyen (quel nom impossible à prononcer!) si elle constatait que je suis enceinte. Bien sûr, aucune réaction apparente (on n'est pas asiatique pour rien!) mais la certitude d'être dorénavant à la merci du savoir qu'elle détiendrait sur moi... Ma foi, je deviens paranoïaque. Si Mme Nguyen savait que je la crois capable d'attitudes aussi peu professionnelles, elle serait scandalisée. De toute façon, que pourrait-elle faire de ce secret? C'est ridicule. Et pourtant, je préfère aller ailleurs. On ne sait jamais.

Par chance, l'autobus 161 n'était pas passé. Il arrivait au moment où elle traversait la rue. Elle s'y engouffra donc (si elle l'avait raté, cela aurait signifié vingt minutes d'attente) pour ensuite, à la station Rosemont, sauter dans le métro, direction Berri-de Montigny. À la sortie, elle suivit le long corridor qui mène à la pharmacie de la place Dupuis.

— Dans une heure, madame.

Elle tourne en rond. Furète à gauche, à droite. Décide, après avoir regardé sans rien voir, d'aller siroter un café. Que le temps passe lentement. Elle voudrait que fondent les minutes, que la soixantième seconde arrive toujours avant les autres. Mais rien n'y fait. Le temps, au contraire, prend tout le temps qu'il lui faut. Vénoussa perd patience. Elle a englouti, avec le café sucré, trois croissants au beurre copieusement tartinés de confiture à la framboise, elle qui fait déjà le poids de deux... de trois, corrige-t-elle, si jamais le

test est positif. Ma foi, je serai comme Dieu. Une déesse en trois personnes : moi-même, l'excédent de mon poids comparable au Saint-Esprit vu sous la forme d'un agglomérat de calories et Serge qui a décidé de venir m'habiter, le Verbe fait chair! Vraiment, je n'ai pas de chance. Elle se sent à nouveau submergée, voudrait pleurer, se retient de le faire (de quoi j'aurais l'air?) puis décide de quitter le restaurant illico plutôt que de succomber à sa gourmandise et d'ingurgiter, par compensation, un autre croissant ou une pointe de tarte au citron recouverte d'une généreuse meringue...

Elle a payé. De sa démarche dandienne, elle arpente les couloirs dans l'attente de la vérité tout en considérant que cette analyse est parfaitement inutile et inconséquente. Elle anticipe le moment où elle fera face au vieux pharmacien fendant qui a bien pris soin de tout noter sur sa fiche (votre nom, votre adresse, votre numéro d'assurance sociale...). Un vrai flic. Déplaisant. Prétentieux. Méprisable. Suspicieux. «On ne dit pas Bé-Néoecept, madame, mais Bêta-Néoecept. Vous n'avez jamais appris le grec? Vous ne savez pas décliner alpha-bêta-gamma-delta-epsilon?» Non, espèce de bêta, le grec ne s'enseignait pas au couvent.

À force de ruminer, l'heure a bien fini par passer. Devant elle, le vieux bêta qui prend bien son temps et qui, à la fin, lui lance sur un ton qui n'accepte aucune discussion :

— Le test est positif, madame.

— Positif? Qu'est-ce que ça signifie? Que je suis enceinte?

— Cela me semble clair, madame. Sinon, j'aurais dit que le test était négatif.

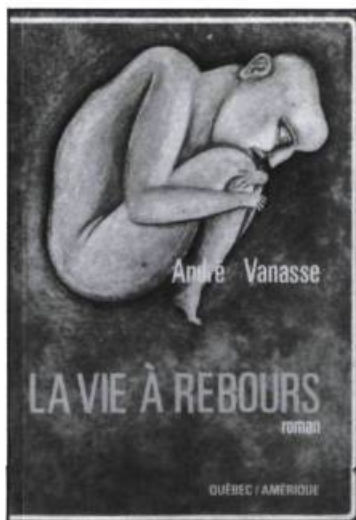
— Mais je ne peux pas être enceinte. C'est impossible.

— Sans doute l'opération du Saint-Esprit, réplique-t-il, le sourcil en coin.

Mais Vénoussa se rebiffe :

— Qu'est-ce qui m'assure que vous avez raison? C'est quoi au juste votre test?

Le pharmacien la regarde de haut et, comme il l'a déjà fait pour des dizaines d'autres femmes aussi décontenancées qu'elle, il lui récite le descriptif du test en question :



— Le test β -Néoecept est l'étude d'une réaction antigène-anticorps basée sur le principe du test de grossesse de Wide et Gemzell, la gonadotrophine chorionique humaine étant l'antigène. Si l'urine d'une femme enceinte, urine qui contient de la GCh, est mélangée à l'antisérum, celui-ci est neutralisé par l'antigène urinaire et l'agglutination des érythrocytes, liés en covalence à la GCh, est inhibée. Par conséquent, les érythrocytes sont précipités au fond de l'éprouvette sous forme d'un anneau caractéristique. Dans votre cas, madame, l'anneau était plus ou moins visible mais suffisamment pour ne laisser aucun doute sur votre grossesse, à moins que vous ne me confirmiez que vous êtes dans votre période de ménopause, auquel cas je vous dirais que le test révèle plutôt une gonadotrophine. Votre âge me fait douter de cette hypothèse même si, et vous m'excuserez d'y faire allusion, votre poids aurait pu avoir un effet ralentisseur sur votre cycle menstruel. De toute façon, il est impossible que vous souffriez de choriocarcinome ou de la môle hydatiforme. J'en conclus donc, eu égard aux érythrocytes précipités, que vous êtes incontestablement enceinte, peu importe que la chose vous soit agréable ou pas.

Vénoussa le regarde, estomaquée. Le pharmacien en profite pour lui glisser :

— Vous avez des questions à poser?

Incapable d'ouvrir la bouche, elle fait demi-tour mais le pharmacien, toujours aussi aimable et maître de ses moyens, l'interpelle :

— Madame, vous oubliez que je ne travaille pas pour rien. Voulez-vous avoir l'obligeance de revenir prendre non seulement le résultat des tests mais aussi la facture, facture que vous aurez la gentillesse de payer à la caisse avant de quitter la pharmacie. Vous n'y voyez pas d'objection, je suppose?

Elle revient sur ses pas, s'empare du tout, puis se dirige vers la sortie en se répétant que l'irréparable s'est produit et qu'il lui faudra dorénavant composer avec lui. À vrai dire, elle se sent soulagée (malgré le poids supplémentaire qu'elle doit porter!) de savoir que la Science lui a donné raison. Miracle ou pas, Esprit saint ou pas, il est scientifiquement démontré, du moins si je me fie à ce vieux schnoque (non mais quelle face à claques, celui-là!), que je suis enceinte. Voilà une certitude acquise. Pour le reste, on verra bien.

Et de fait, Vénoussa est tout à coup décidée à aller jusqu'au bout. Au fond, elle n'est pas fâchée. Simplement inquiète, compte tenu du caractère insolite de la situation (comment accouche-t-on d'un bébé qui porte la barbe?): si le miracle s'est produit pour la gestation, il se produira forcément pour la parturition. Oui, monsieur le pharmacien, «parturition». C'est un mot que j'ai repéré dans mon dictionnaire après l'avoir lu dans Agaguk d'Yves Thériault. J'ai beau ne pas connaître le bêta de l'alphabet grec, je ne suis pas inculte pour autant...

Ainsi, convaincue que l'invraisemblable a eu lieu, elle en vient à la conclusion qu'elle n'a d'autre choix que de faire face à la situation, en tout cas de l'admettre comme plausible. Serge a voulu ce qu'il a voulu. À moi de prendre mes responsabilités. Et c'est donc décontenancée mais en quelque sorte rassurée qu'elle saute à nouveau dans le métro et refait le trajet inverse. □